

O ou AU

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 29

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Duve z'hôore aprî, l'arrevâvant âo bou. Dè-vam de dêcheindre dau tsè, Phonse repond :

— Oi, sant bin biau !

Et sè mettânt à tserdzî lau mouno. Quand tot l'a ètâ fini, que l'eurant rapplyèi lau bâo, chètena bin adrâ, Toine, que repeinsâve à cliiau tchou, ie râovre lo mor po dere :

— Sant pllie avanci que lè noutrè.

Phonse n'a rein de tot ora, mâ quand furant rarrevâ à l'ottò, trâi z'hôore aprî, que lè bête furant governâite et leu repèssu, adan Phonse l'a repondu :

— Bin mè avanci.

Et n'ant rein z'u à repipâ tant qu'à la fin dau mâi.

Lâi a bin dâi fenne que n'èin porrant pas fère atant.

MARC A LOUIS.

O ou AU. — Mossiè Türlimann, cordonnier, est occupé à confectionner un écriteau pour mettre à sa devanture, afin d'annoncer au public un grand rabais sur les bottines. Il demande à sa femme :

— Comment il faut écrire « bottines » avec o ou avec au ?

M^{me} Türlimann, après réflexion :

— Bottines... moi je ne mettrais pas *au*, pis-qu'on dit touchours les bottines prennent l'eau.

Türlimann hésitant :

— Mais chustement c'est des bottines neufs.

DE QUELQUES RONDÈS FRIBOURGEOISES

DANS un livre qu'on ne lit plus, alors que jeunes et vieux le devraient relire — j'entends parler du *Canton de Vaud*, de Juste Olivier — l'auteur écrit :

« Nos anciennes poésies populaires étaient chantées, et plusieurs même se dansaient : on les appelait alors des *rionds* ! ; *rionder*, c'était danser en chantant. Et le chant, les vers et la danse étaient organisés de manière à former deux chœurs qui reprennent toujours une partie de l'air et des paroles, en se répondant. De là le nom de *coraule* donné en plusieurs endroits à ces champs alternés. »

Jolies coutumes d'autrefois, jolis jeux aujourd'hui disparus. Le temps n'est plus où, aux vendanges, une chanson entonnée à Coppet ou à Nyon, se communiquait de vigne en vigne, de « parchet en parchet », et unissait ainsi, au bout de quelques heures, toute la rive vaudoise du Léman en une même joie, en une même allégresse. Le temps n'est plus où, le soir, sur la place de l'église, les jeunes et les vieux se prenaient par la main, « rondant » :

Chantons, chantons,

D'une main je tiens l'âne et de l'autre l'ânon.

comme l'excellente matrone de Nyon qui « riondait » placée entre M. le bailli de Bonstetten et son fils. Elle n'y mettait pas malicieuse intention, croyez-le bien, et eut chanté d'aussi bon cœur, en patois :

Dzan-Dzâqué Vounâi, le cognaite-vos pas ?

Dzan-Dzâqué Vounâi, le cognaite-vos pas ?

Lo pu bin cognaître, m'a prau z'u chanta :

Traî follîè d'ordze et dué d'aveina,

Traî follîè d'ordze et dué dé bliâ.

Lo pu bin cognaître, m'a prau z'u chanta ;

Dei ballé béguiné m'a z'u atzetâ ;

Traî follîè d'ordze et dué d'aveina,

Traî follîè d'ordze et dué dé bliâ.

Non, le temps n'est plus de ces naïves chansons. Aujourd'hui, seuls les enfants savent encore danser aux chansons et ce ne sont pas des rondes nationales qu'ils dansent, mais des refrains pour ainsi dire cosmopolites que l'on retrouve en tous pays de langue française : *Latour, prends garde ! — Le pont d'Avignon — Les*

chevaliers du guet — C'est une grande perche... et d'autres que nous avons aussi « rondées » entre cinq et dix ans.

Le canton de Fribourg a conservé plus longtemps que les autres cantons romands cette aimable coutume. On m'a même affirmé que, parfois, les soirs d'été, à Estavayer, les grandes jeunes filles et leurs galants dansaient en chantant une ronde du chevalier de Villars, ronde qui date des premières années du XIX^e siècle :

A Fribourg, les jeunes filles

Ont du goût, de l'agrément ;

Elles sont, ma foi, gentilles,

Rien au monde est plus charmant.

Chantons ces fillettes, } bis.

Chantons ces tendrons. }

Au commencement de mai, les enfants vont encore, dans les villages, célébrer le renouveau par des chansons. Ces airs consacrés, appelés *maïenches*, sont délicieux :

Voici le premier jour du mois de mai,

Oh ! qu'il est doux ! Oh ! qu'il est gai,

Ce joli printemps !

Oh ! qu'il fait bon passer le temps.

Où encore :

Vous tous et toutes, gentils galants,

Qui faites tant les courtisans :

Vos beaux rubans, vos belles fleurs,

Tout ça ce n'est que des senteurs.

Ne dirait-on pas que Ronsard a passé par là et semé quelques chantante philosophie ? Dans son *Jeu du feuillu*, Jaques-Daleroze s'est souvenu des *maïenches* ; de même dans son *Festival* de 1903.

La Gruyère est particulièrement riche en coraules, tantôt en patois, tantôt en français, tantôt en « français du pays », et si j'ose ainsi dire pour désigner ce parler si savoureux que chaque canton conserve et auquel les idiotismes donnent une couleur locale si intense. On découvre à chaque phrase, dans ces idiomes régionaux, des images, dont les puristes s'indignent et qui, cependant, sont d'une expression, d'une vérité saisissante.

Dans ces coraules gruyériennes, les événements de la vie alpestre sont contés avec une candeur originale et touchante. N'aurez-vous pas, par exemple, une haute idée de la fidélité des filles d'Albeuve, après leur avoir entendu chanter ceci :

A l'âge de quatorze ans,

Mon père z'et ma mère

M'ont envoyée aux champs

Pour les moutons garder.

Moi qui suis jeune fillette,

J'y suis allée.

Elle garde ses moutons, mais la fatigue vient et le chaud soleil aidant, la fillette s'endort sous un vert buisson. Vient à passer par là le chasseur du roi qui lui demande si elle a « rien froid » en lui offrant son manteau. Mais on est sage quand on est fille à marier, qu'on a « ses bonnes grâces »

Et qu'on veut les garder

Pour son mignon berger.

Aussi chasseur du roi et superbe manteau poursuivent-ils leur chemin bredouilles, l'un portant l'autre.

Et cette coraule, dans laquelle le patois alterne avec le français :

Quand i été dzouvenetta

On voulait me marier

Sur la violette,

On voulait me marier

Sur le violet.

Veux-tu le fils d'un prince ou le fils d'un roi ? — Je veux mon ami Pierre, lui que j'ai tant aimé. — Il n'en faut plus parler de ton Pierre ; on va le pendre demain. — Alors, dit-elle, enterrez-moi avec lui et recouvrez nos corps de

roses. Les pèlerins prendront en passant une fleur sur notre tombe et prieront pour les pauvres amoureux,

Sur la violette

Sur le violet.

Les garçons, d'ailleurs, ne sont pas moins fidèles, mais on trouve parfois, dans leurs sentiments, une légère pointe d'intérêt. Ils pensent à s'établir. Ils rêvent déjà de belles vaches. Ils fredonnent le *Ranz des vaches* :

Les senaillires

Van les premières,

Les totta neiré

Van les derréré.

Et ce rêve jette un peu d'ombre sur leur poésie amoureuse. Ainsi, un galant va visiter sa « grachâosa » — oh ! le joli mot, de sens et de son — et il la trouve « en grand danger de mourir ». Voyant venir son heure dernière, la belle s'efforce à consoler son ami en lui disant qu'il trouvera bien mieux qu'elle chez les « filles de marchands ». Mais, lui répond :

Les filles de riches marchands

Font trop les demoiselles ;

Elles portent velours et longs rubans,

Et dans leurs poches n'ont point d'argent.

Hélas ! c'est un mal commun à nombre de gens et c'est celui dont souffre la petite Nanette qui s'en va à la campagne, son panier au bras tout rempli de « beaux affaires ». Malheureusement, la pauvre n'a pour dot que de « l'agrément ». Pas autre chose. Et c'est bien peu au prix que va le pain :

Si tu avais six cents francs,

Nous parlerions mariage,

Mais comme tu n'as pas d'argent,

Va chercher un autre amant.

C'est net et cruel. C'est très pratique et, il faut le dire, c'est très bien vu.

« Dans la bonhomie du pâtre gruyérien, dit Victor Tissot, il y a fond de malice charmant, une pointe d'ironie qui révèle une extrême finesse. » Ils ont aussi une très jolie poésie « mais ne s'en doutent pas ».

Ainsi parle Eugène Rambert :

Savent-ils ce que vaut le miel de leurs abeilles, Et que les roseliers aux corolles vermeilles Ne sont pas moins fleuris, au bord de leurs torrents, Qu'au bord de l'Eurotas les lauriers odorants ? Le lait de leurs troupeaux est une autre ambrosie, Le savent-ils ? Non, non. Ils ont la poésie Comme dans leurs jardins la rose ou le lilas... Ils ont la poésie et ne s'en doutent pas,

Peut-être y a-t-il là quelque arrière-pensée. Mais en ce qui concerne la malice et la finesse du paysan gruyérien, il suffit de lire *le Vipri de Morlon* pour en constater l'existence. En voici un fragment traduit en français. C'est un père qui parle à son fils :

Où t'en vas-tu, Jean, mon petit Jean, mon ami ?

Où t'en vas-tu ? Si tu me le dis.

— Je m'en vais à la foire, ô mon père, qu'en

[pensez-vous,

Ne suis-je pas assez bon pour y aller comme vous ?

Que vas-tu y faire, Jean, mon petit Jean, mon ami ?

Que vas-tu y faire ? Si tu me le dis.

— Je m'en vais acheter une femme, ô mon père,

[qu'en pensez-vous ?

Ne suis-je pas assez bon pour en avoir une comme

[vous ?

Que lui donneras-tu à midi ? Jean, mon petit Jean,

[mon ami ?

Que lui donneras-tu à midi ? Si tu me le dis.

— Du bon pain de froment, ô mon père, qu'en

[pensez-vous ?

Pas du pain d'avoine comme vous.

Où la mettras-tu dormir ? Jean, mon petit Jean,

[mon ami ?

Où la mettras-tu dormir ? Si tu me le dis.

— Dans un bon lit de plumes, ô mon père, qu'en

[pensez-vous ?

Non pas dans un lit de paille comme vous.

Mais, on pourrait faire un livre — et un beau livre — en recueillant toutes ces chansons épar-

¹ Adjectif que l'on retrouve dans Montriond, Mont-rond. Ronder, danser en rond.